Titre : **ABD-EL-KADER** **1806-1883**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Généalogies, biographies et monographies**
Auteur : **PAUL GAFFAREL**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **ALGERIE CONQUISE DEPUIS LA PRISE DE CONSTANTINE JUSQU'A NOS JOURS** **LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE** **IMPRIMEURS DE L'INSTITUT** **RUE JACOB, 56** **PARIS** **1889**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** Date : **Janvier 2011**

Ancestramil

ABD-EL-KADER
1806-1883

ABD-el-KADER naquit en 1806, près de Mascara, à la Ketna ou réunion de tentes de son père **MAHEDDIN.**

D'après une généalogie plus ou moins authentique, qui parait avoir été inventée pour lui donner, aux yeux de ses compatriotes, le prestige d'une quasi légitimité, **MAHEDDIN** descendait des anciens califes Fatimites, et, par ceux-ci, de la fille du prophète, **FATMA**. En, 1814, âgé seulement de huit ans, il fit le pèlerinage de la Mecque, et, dans les années qui suivirent, acquit les diverses connaissances qui constituent l'érudition chez les Arabes, c'est-à-dire les notions de théologie, de jurisprudence et d'histoire qui se rattachent au Coran.
Il profita si bien des leçons de ses maitres qu'il ne tarda pas à être considéré comme savant et lettré.

Le bey d'Oran, **HASSAN**, craignit même qu'il ne se servit de cette naissante influence pour le renverser, et résolut de le sacrifier à ses soupçons, lui et son père. Ils n'échappèrent à la mort que par l'intervention d'amis puissants, qui obtinrent leur élargissement sous condition d'un exil immédiat. C'est seulement en 1822 qu'ils purent revenir à Mascara, précédés par une immense réputation de science et de vertu mais avertis par l'expérience. Aussi se gardèrent-ils de communiquer leurs projets politiques aux tribus d'alentour ; ils se contentèrent de consolider et d'étendre leur influence, sauf à l'exploiter, quand ils croiraient le moment venu et le succès facile.

Notre conquête de l'Algérie et l'anarchie qui en fut la conséquence permirent à **MAHEDDIN** et à son fils d'espérer que l'heure était arrivée de restaurer à leur profit une monarchie arabe en Afrique leurs projets consistaient à substituer la domination de la race gouvernée à celle de la race jadis gouvernante ; aussi furent-ils accueillis avec enthousiasme par les Arabes. **MAHEDDIN** fut élu chef suprême par les tribus voisines de Mascara ; mais, cassé par l'âge et les infirmités, il avait trop de bon sens pour accepter ce périlleux honneur ; il leur proposa son fils, autrement vigoureux, et mieux préparé que lui à jouer ce grand rôle.

Afin d'aider à l'élévation du nouvel élu, on ne négligea aucun des moyens qui réussissent auprès de populations ignorantes et fanatiques. On raconta la prédiction d'un derviche de Bagdad, qui aurait salué le jeune **ABD-el-KADER** du titre de sultan ; puis la vision d'un marabout qui l'aurait vu sur un trône éclatant. Un autre marabout, plus complaisant encore, jura que l'ange Gabriel lui avait ordonné d'annoncer aux Arabes que la volonté de Dieu était qu'**ABD-el-LADER** régnât sur eux.

Grâce à ces prestiges, le jeune chef fut solennellement reconnu, le 28 septembre 1832, commandant suprême de toutes les tribus groupées autour de Mascara. La ville de Mascara elle-même se donna à lui, et devint sa capitale. Aussitôt, et comme gage de des intentions futures, **ABD-el-KADER** se mit à prêcher la guerre sainte. Doué d'un rare talent d'improvisation, maniant avec une aisance incomparable la langue chaude, imagée, vivante des Arabes, il trouvait des accents inspirés, et enflammait d'ardeur ses nouveaux sujets. A

peine eut-il ramassé quelques centaines d'hommes qu'il les mena contre les infidèles, c'est-à-dire contre le Français, car il était plus qu'évident que ses projets n'aboutiraient jamais, s'il ne réussissait, avant toute chose, à nous chasser d'Algérie. Plein de sang-froid et d'audace, il vint harceler nos troupes jusque dans la banlieue d'Oran ; les Arabes n'osaient pas, à cette époque, affronter le feu de notre artillerie. Pour leur apprendre à le mépriser, on le vit à plusieurs reprises lancer son cheval contre le obus et les boulets qu'il voyait ricocher, et saluer de ses plaisanteries ceux qui sifflaient à ses cotés. Cette folle bravoure lui valut un incroyable renom non seulement de courage, mais presque d'invulnérabilité, et releva singulièrement le moral de ses hommes.
Tels furent les débuts tout à la fois religieux, politique et militaire de l'Arabe qui devait, pendant plusieurs années arrêter notre fortune en Afrique.

SON ARRESTATION

Quand l'émir **ABD-er-RHAMAN** s'entendit avec nos généraux pour lui donner la chasse, La **MORICIERE** courut à la frontière pour le prendre le passage. Refoulé par les troupes marocaines trop nombreuses pour être vaincues, menacé sur ses derrières par les Français, **ABD-el-KADER** comprit qu'il était perdu. Il voulut néanmoins lutter jusqu'à la dernière heure. A la tête de quelques hommes d'élite, compagnons de guerre éprouvés par cent combats et qui restaient fidèles à leur général malheureux, il se jeta d'abord sur les Marocains, espérant se faire jour au travers de leurs rangs, et gagner le Sahara, ce refuge des proscrits.

Les Marocains résistèrent, et l'émir [(1)] n'eut plus d'autre ressource que de se retourner du côté des Français. Il traversa la Molouïah, et se dirigea, sans rencontrer d'obstacles vers nos possessions. Son projet était de fuir au plus vite avec ses meilleurs cavaliers et de gagner le désert. Une seule issue lui était ouverte, le cold de Kerbous ; quand il essaya de s'y engager, il fut reçu par des coups de fusil. **La MORICIERE** avait fait occuper tous les passages, et se tenait à peu de distance avec le gros de ses troupes. Il ne restait plus à l'émir qu'à capituler : il le fit avec noblesse, demandant pour toute grâce d'être conduit à Alexandrie ou Saint-Jean d'Acre, afin qu'il pût aller finir ses jours à la Mecque. **La MORICIERE,** qui avait grand peur de le voir s'échapper, s'empressa de lui promettre ce qu'il demandait, et, comme il avait hâte de mettre en sûreté ce gage précieux de la pacification de l'Algérie, il accourut avec ses troupes, et, le même jour (23 décembre 1847), on le mena à Djemmah-Gazouat, où le **duc d'AUMALE** venait de débarquer. Une première entrevue eut lieu immédiatement. L'émir était ému, troublé : son visage était pâle. « *Il y a longtemps que tu devais désirer ce qui s'accomplit aujourd'hui, dit-il au* ***duc d'AUMALE****, en l'abordant. Tout arrive selon la volonté de Dieu.* » Il ajouta quelques mots pour recommander à la générosité du prince ses derniers soldats, offrit, en signe de soumission, une belle jument noire, et rappela les promesses qui lui avaient été faites. Le prince s'empressa de les ratifier. Le lendemain, **ABD-el-KADER** s'embarquait pour Oran, et de là pour Marseille.

(1) Il était émir depuis 1832

Le gouvernement de **LOUIS-PHILIPPE,** crut ne pas devoir tenir la double parole de **La MORICIERE** et **d'AUMALE**. Il prétendit que leurs engagements étaient téméraires et qu'ils avaient outrepassé leurs droits. Il ne voulait point laisser à **ABD-el-KADER** la possibilité de rentrer en Algérie et d'y prêcher la guerre sainte, et finit par déclarer que l'émir serait conduit en France, où il serait interné et surveillé. Cette politique était prudente, mais elle manquait de générosité. **ABD-el-KADER** était musulman, et musulman convaincu, c'est-à-dire qu'il s'inclinait devant le fait accompli. S'il avait lutté jusqu'au dernier moment, c'est que, jusqu'au dernier moment, il n'avait cessé d'espérer ; du jour où il s'avouait vaincu et s'abandonnait à la France, il renonçait, et pour toujours, à continuer la guerre.

On l'enferma d'abord au fort Lamalgue, dans la rade de Toulon, mais on craignit une évasion que facilitait le voisinage de la mer, et il fut transféré au château de Pau, puis à celui d'Amboise. La smalah **d'ABD-el-KADER** l'avait suivi ; elle se composait, à son arrivée en France, de 96 personnes ; la mort et la maladie réduisirent bientôt son effectif. Les uns et les autres vécurent avec une grande simplicité ; ils n'avaient d'ailleurs aucune fortune personnelle. L'émir seul possédait quelques milliers de francs, produit de la vente de ses chevaux, qui lui servaient à satisfaire ses goûts de bienfaisance.
Habitué à la vie au grand air, et à un climat plus chaud, sa santé déclinait de jour en jour. Une lente consomption le minait. On était alors en 1853.

Le nouvel empereur **NAPOLEON III,** voulut signaler, par un acte de générosité politique, les premiers jours de son règne. Dans un voyage qu'il fit à Amboise, il obtint **d'ABD-el-KADER** la promesse de ne jamais retourner en Algérie, et non seulement lui rendit la liberté, mais encore lui assigna une forte pension, 1 000 francs par semaine, qui lui fut payée avec une scrupuleuse exactitude.

Ce fut d'abord à Brousse, en Anatolie, que, d'accord avec le gouvernement ottoman, l'émir fixa sa résidence ; il la changea bientôt pour Damas, en Syrie, où il s'installa définitivement.

C'est dans cette ville qu'il eut l'occasion de prouver par un acte éclatant que, loin de considérer les chrétiens comme des ennemis, il était, au contraire, déterminé à les protéger.

En 1860, la Syrie fut le théâtre de massacres hideux ; elle vit se soulever des rivalités de race et de religion, souvenir d'un autre âge et de passions qu'on devait croire oubliées. A Damas, du 7 au 13 juillet, près de 6 000 chrétiens périrent. Ce fut alors qu'**ABD-el-KADER**, suivi de ses fidèles Algériens, sortit de sa retraite et parvint à sauver quelques milliers de Maronites, auxquels il donna asile dans sa demeure, et sur la vie desquels il ne cessa de veiller nuit et jour, jusqu'à ce que les autorités turques, rappelées au sentiment de leurs devoirs et comprenant le péril de l'inaction, se fussent enfin décidées à intervenir.

Il est mort à Damas, le 25 mai 1883.

****